

21 - Bleue comme une orange

1848-1860 : des Cévennes aux Aurès

Le cancer industriel

Saviez-vous qu'Abd el-Kader, l'émir jihadiste, résistant à la conquête de l'Algérie par la France, avait également été le zélé promoteur et bénéficiaire personnel du canal de Suez ? « Pour contrer l'Occident colonisateur, les musulmans devaient, selon lui, privilégier la science et l'avancée technologique à plusieurs échelons¹. » Sans parler de Saïd Pacha et d'Ismail Pacha, seigneurs du Nil, Abd el-Kader ne fut d'ailleurs pas le seul potentat arabe à soutenir cette méga-percée industrielle, remise à l'ordre du jour par les saint-simoniens en 1832 dans leur *Système de la Méditerranée* (voies ferrées, ports, docks, canaux, télégraphe, mines, usines, banques, etc.).

Mais plus étonnant, saviez-vous que, des très antiques pharaons d'il y a quarante siècles, jusqu'au gouverneur arabo-musulman du VII^e siècle, tous les conquérants de l'Égypte, Perses, Grecs et Romains, ont entretenu, restauré, amélioré (invention des écluses), les versions successives du canal Europe-Asie ?

Où l'on voit que les Orientaux de l'antiquité et les maîtres des sociétés esclavagistes n'ont pas attendu l'expédition de Bonaparte (1798-1801), ni le « capitalisme occidental » ou l'« Occident capitaliste », pour se livrer à un industrialisme enragé, motorisé par la conquête et l'accumulation de puissance. L'or et l'argent (les capitaux), n'étant que les *moyens* de cette conquête, et non le *but*. Qu'ils permettent l'achat d'esclaves, de soldats, de savants et de tous leurs produits et services aptes à accroître *la puissance agissante* des puissants, plutôt que leur trésor entassé.

Il en fut ainsi jusqu'à ce que le canal soit comblé, afin d'« affamer La Mecque et Médine en révolte et (d')empêcher une attaque byzantine contre le cœur de l'Empire arabo-musulman. » La mer Rouge restant fermée aux Européens jusqu'au XVI^e siècle², tandis que les Barbaresques écumaient la Grande Bleue.

Mais revisitons ces années cinquante où soudain tout déferle, tout s'emballe et se combine des rives nord au sud de la Méditerranée, alors que se concrétise vraiment le *Système industriel*.

« L'ordre combiné entreprendra la conquête du grand désert de Sahara ; on le fera attaquer sur divers points par 10 et 20 millions de bras s'il est nécessaire ; et à force de rapporter des terres, planter et boiser de proche en proche, on parviendra à humecter le pays, fixer les sables, et remplacer le désert par des régions fécondes. On fera des canaux à vaisseaux là où nous ne saurions pas même faire des rigoles d'arrosage ; et les grands vaisseaux navigueront non seulement au travers des isthmes, comme ceux de Suez et Panama, mais encore dans l'intérieur des continents, comme de la mer Caspienne aux mers d'Azof, de Perse et d'Aral ; ils navigueront de Québec aux cinq grands lacs, enfin de la mer à tous les grands lacs dont la longueur égale le quart de leur distance à la mer. »
(Charles Fourier, 1808. *Théorie des quatre mouvements et des destinées générale*)

¹ Mehdi Bsikri « Représentation coloniale de l'Émir Abd el-Kader. D'ennemi public à « grand ami de la France » ». *France Algérie Actualité* n°1, janvier 2024

² Samuel Forey, « Suez, canal historique », *Le Monde*, 26 août 2026

Parmi les hommes du moment, ceux dont on ne sait trop s'ils font ce moment ou s'ils en sont faits, nous insistons depuis six chapitres et le début du XIX^e siècle sur Saint-Simon (1760-1825) et ses disciples, les saint-simoniens. Des contemporains exacts du romantisme, de la Bataille d'Hernani (25 février 1830), de la prise d'Alger (5 juillet 1830), et de l'essor des chemins de fer (30 juin 1827, Saint-Etienne-Andrézieux). Plus que des contemporains d'ailleurs, des bâtisseurs acharnés sous Charles X, Louis-Philippe, le président Bonaparte - et surtout sous Napoléon III, l'empereur saint-simonien dont la toile ferrée colonise la France, dévastant forêts et campagnes³. Ainsi croulent monarchies, république, empire et leurs brèves têtes d'État, cependant que fonce le progrès - machines avant, toute ! sur les rails de l'histoire.

Les dévots du « sens de l'histoire » et de la « nécessité historique » - sens unique, nécessité inéluctable - diront que le développement industriel exigeait de toute façon un technocrate en chef, un *technarque*. Si ce n'avait été Louis-Napoléon Bonaparte, ç'eût été un autre champion de cette nouvelle classe émergente, ingénieurs, scientifiques, entrepreneurs - la technocratie. Si Saint-Simon et ses disciples, recrutant massivement à l'école polytechnique, n'avaient été les idéologues et les intellectuels organiques de cette classe, son avant-garde intello-pratique, celle-ci en aurait secrété d'autres, qui eussent recruté dans des centres de formation similaires. Si les frères Talabot, ces maréchaux d'industrie, n'avaient pas joué leur rôle gigantesque dans l'industrialisation de la France & de l'Algérie, d'autres géants du saint-simonisme, les frères Pereire ou les frères Chevalier, par exemple, les auraient doublés.

Voilà pourquoi l'école n'enseigne rien des Talabot (cinq garçons, trois filles), du mouvement saint-simonien, ni de l'œuvre industrielle de Napoléon III. Les directeurs de programmes scolaires préférant s'en tenir à la théorie du « moment », du processus impersonnel, autonome et général, produisant les hommes dont il a besoin (*C'était l'époque... tout le monde était là-dedans*) ; plutôt que *des* hommes - certains hommes - produisant au prix d'un effort conscient et démesuré, le moment auquel ils aspirent. Comme si la société industrielle avait poussé d'elle-même, telle une forêt sur des ruines.

Les directeurs de programmes scolaires préfèrent nous instruire des événements guerriers et politiques qui leur paraissent de la *véritable histoire* - Magenta, Solferino, la Crimée, etc. De l'histoire bien humaine, produite plus ou moins consciemment par des hommes, cependant qu'à l'arrière-plan, les rails et les hauts fourneaux seraient censés s'élever et s'étirer d'eux-mêmes. On allait dire *naturellement*. Mais qu'est-ce qui exigeait le développement industriel ?

Voilà également pourquoi l'école nous tait Henri Fournel (- *qui ça ?*), qui fut si important pour l'édification de la société industrielle, en France et en Algérie. Mais bien entendu, si ce n'avait été ce passant inaperçu (1799-1876), déjà croisé à maintes reprises, à l'école polytechnique (X mines, 1818) ; comme militant saint-simonien (1828) et directeur de l'usine sidérurgique de Brousseval (en Champagne et en 1829) ; comme rédacteur du *Globe*, le journal saint-simonien, adressant au roi Louis-Philippe un programme de grands travaux (défrichages, plantations, canaux, chemins de fer), destiné à mobiliser des « armées de travailleurs » (13 avril 1832), et comme résident de la communauté saint-simonienne - exclusivement masculine - de Ménilmontant (1832) - non sans irritation de son épouse Cécile Fournel (elle-même responsable saint-simonienne) ; et encore comme auteur du projet de *Communication des Deux Mers* (entre

³ Cf. « 1851-1870. L'empire saint-simonien de Napoléon III » www.piecesetmaindoeuvre.com

la Méditerranée et l'Atlantique), membre en 1833 des « compagnons de la Femme » et de la décevante mission en Égypte, tâchant de convertir le pacha Mehmet Ali à la religion industrielle, comme il avait tâché d'y convertir Louis-Philippe, le roi banquier... Eh bien, si ce n'avait été lui, Henri Fournel, c'eût été quelque « profil » similaire, qui, à l'instigation du « père » Enfantin, l'ex-maître à penser des saint-simoniens, serait venu fouiller le sous-sol algérien, à la recherche de minerais exploitables.

Quoique Fournel ait pris ses distances vis-à-vis d'Enfantin et de son journal *L'Algérie*, quand revenu dans son corps des Mines, il fut affecté en Algérie en mars 1843. Les saint-simoniens, qu'était-ce alors ? *Un réseau* d'amitiés et d'inimitiés de jeunesse, de fidélités parfois émouvantes entre des hommes, des femmes, des prolétaires, des ingénieurs et entrepreneurs ayant partagé une aventure intello-existentielle entre 1825 et 1835, avant de se disperser dans le monde et la société ; et d'y propager, chacun, chacune, sa propre leçon de l'expérience. Voilà Fournel quadragénaire, fidèle en amitié mais revenu de son idéalisme juvénile après y avoir laissé tout son bien, et presque, sa carrière elle-même. Sa passion professionnelle et industrielle le préservant de l'amertume. Dix ans après les rêves de fusion entre Orient et Occident, il ne pense plus grand bien des indigènes : « La nation arabe a cumulé, avec son ignorance, cette horreur ou ce dédain du travail⁴... » Ses recherches minières, il les mène sous protection militaire, louant Bugeaud pour sa capacité « d'assurer les communications », grâce à « la terreur » qu'il inspire « aux Arabes et aux Kabyles eux-mêmes ».

C'est qu'Henri Fournel et Ismaÿl Urbain, vieux compagnons du saint-simonisme et de Ménilmontant, ne voient pas d'un même œil l'Algérie où ils se retrouvent et chevauchent parfois ensemble, en quête, par exemple, de nappes d'eaux souterraines. Mais bien sûr, tous ces profils d'ingénieurs saint-simoniens ne sont pas rigoureusement superposables, chacun ayant sa façon d'accommoder la doctrine ou la pratique face aux réalités. Aussi doit-on se réjouir que les historiens, ceux du saint-simonisme, du colonialisme et de l'Algérie, se soient un peu intéressés aux individus et à leurs effets, au lieu de tout rabattre sur le collectif et le mouvement des choses. Que ces historiens, disons-nous, aient un peu examiné ce que tel homme, Henri Fournel par exemple, ou chacun des Talabot, ou Napoléon III, fit du moment où il se mouvait ; de cette perpétuelle mutation où l'homme et le moment se transformaient mutuellement, chacun à sa manière. Osons ce blasphème ; il est des individus dont l'importance est collective.

Voici donc l'individu Fournel, missionné par le service Algérie du ministère de la guerre, qui s'en vient relever avec autant de science que de sérieux les richesses du sous-sol algérien. Il se peut que la toponymie arabe Mokta el Hadid (*Fente de fer*), l'ait bien aiguillé, dès 1843, vers un antique et prodigieux gisement, voisin de Bône (auparavant Hippone, aujourd'hui Annaba)⁵. Mais enfin, tout ce qu'il en reste au moment Fournel, ce sont des traces. Quelques lignes d'Al-Idrisi (1100-1165), un géographe médiéval au service de Roger, roi normand de Sicile, mentionnant l'activité minière autour de *Buna*. Une cavité résultant de l'extraction passée, que Fournel naturalise pourtant sous le nom de « grotte », à la juste réprobation de nos décolonialistes. Des souvenirs, des rumeurs, une tradition orale et ancestrale que répètent encore quelques vieillards... Bref, l'individu Fournel cherche ce qu'il a déjà trouvé grâce à ce faisceau d'indices concordants, sédiments de l'histoire collective ;

⁴ Fournel Henri, *Richesses minérales de l'Algérie...* t1, p.1. Cité par Lionel Latty, « Henri Fournel » sur <http://www.societe-des-etudes-saint-simoniennes.org>

⁵ Cf. Thierry Guillopé et Antonin Plarier, « Concession minière, conquête coloniale et transformations environnementales. La mine de fer d'Aïn Mokra et son système concessionnaire articulé (1845 - fin du XIX^e siècle) », in Le Roux Thomas, Moreira Raphaël (dir), *La nature sous contrat*, Rennes, PUR, 2024

« une montagne de fer magnétique. (...) Depuis son pied, que borde le lac Fetzara, jusqu'à son sommet, qui est à 100 mètres environ au-dessus du niveau des eaux du lac, on la trouve composée de fer oxydulé⁶. »

Il ne faut pas deux ans, avant même la publication du rapport de Fournel, pour que les Talabot se jettent sur ce gisement. Les Talabot - Pierre, Paulin, Jules, Léon (Edmond est déjà mort du choléra à Ménilmontant, parmi les membres de la communauté)... et autres beaux-frères, cousins et rejetons - c'est une fratrie de saint-simoniens, de polytechniciens, d'entrepreneurs et d'élus politiques, de ces technocrates primitifs qui forgèrent avec rudesse l'âge industriel, envers et contre toute adversité, ayant vite abandonné l'aspect *humanitaire* - et a fortiori socialiste, communiste - du saint-simonisme, pour son productivisme communicationnel⁷.

Gustave d'Eichthal, l'« *alter ego* juif » d'Ismaÿl Urbain, l'explique en 1857 à Adolphe Guérault, autre vieux saint-simonien :

« Le communisme avait été détruit dans l'école avant sa disparition. Enfantin l'avait battu en brèche, au nom de la femme, au nom de la famille, au nom du monde, et cette lutte s'était terminée par le triomphe des défenseurs des droits de l'individu et de sa liberté... C'est là - c'est-à-dire dans la lutte contre Bazard (NdA. Novembre 1831) - que remonte pour moi l'abandon des doctrines communistes, adoptées par moi comme par tous nos amis dans l'entraînement d'une première élaboration⁸. »

Certes, il fallait de l'argent aux entreprises des Talabot : l'« équivalent général ». L'un des combustibles de la production, au même titre que l'énergie ou la communication - matérielle et immatérielle. Il fallait des *capitaux* pour forger les chaînes de production et d'échange - matières premières, main d'œuvre, machines, etc. - ainsi que les anticapitalistes ne cessent de s'en indigner depuis deux siècles. Et de l'argent, les Talabot en flambèrent énormément. Surtout Paulin (1799-1885), co-fondateur du Crédit lyonnais (avec Arlès-Dufour, Enfantin et Chevalier), et de la Société générale (avec Rothschild) ; dirigeant de multiples sociétés et constructeur de multiples voies ferrées et marines, en France (Paris-Lyon-Méditerranée), et en Algérie.

Paulin dont le « Château » se visite encore à Marseille. Mais cette vie de château - dont il jouit assurément - fut d'abord un *trophée*. Une gratification matérielle et par surcroît, *reconnaissance* de sa valeur héroïque et *signe* ostensible de réussite industrielle, moins vain et décoratif que les innombrables médailles dont on l'accabla.

C'est que dans leurs activités financières, les Talabot restèrent *d'abord* des industriels asservissant le capital (et l'État) à leurs entreprises (mines, voies ferrées, ports et canaux) ; et non pas des « capitalistes » se livrant à la pure spéculation (tel Aristide Saccard dans *L'Argent*⁹) ; et asservissant l'industrie (et l'État) à leurs pillages. Leur but n'était pas tant de

⁶ Fournel Henri, « les richesses minérales de l'Algérie », séances des 1^{er} et 8 mai 1848, à l'Académie des sciences, compte-rendu dans *Le Journal des Débats* du 14 mai 1848. *Les richesses naturelles de l'Algérie*, Imprimerie nationale, 1849, p.76. Cité par Thierry Guillopé et Antonin Plarier, « Concession minière, conquête coloniale et transformations environnementales. La mine de fer d'Aïn Mokra et son système concessionnaire articulé (1845 - fin du XIX^e siècle) », in Le Roux Thomas, Moreira Raphaël (dir), *La nature sous contrat*, Rennes, PUR, 2024

⁷ « Lyon, 1830-1834, chef-lieu de l'industrialisme ». Et « 1831-1834. Les femmes aussi ». Ch. 16 & 17 de « Bleue comme une orange » sur www.piecesetmaindoeuvre.com

⁸ Cf. Bibliothèque de l'Arsenal, Fonds d'Eichthal. Cité par Pierre Musso dans *Saint-Simon et le saint-simonisme*. Puf, Que Sais-je ? p.112

⁹ Zola, 1891

créer et de s'accaparer de la *valeur* (retour sur investissement, accroissement du capital financier), que de la *puissance*, dont l'argent n'est jamais qu'un *moyen*¹⁰.

Les marchandises qu'ils vendirent restèrent *d'abord* des biens et services jugés utiles à tous, des facteurs de progrès, quoique mis en circulation par le commerce et non par distribution gratuite « à chacun selon ses besoins ».

De leur vie, de *leur moment*, nos maréchaux d'industrie ne firent pas tant un gros tas d'argent qu'une mégamachine, dont les salariés et les clients furent désormais les serviteurs et les bénéficiaires intégrés, *même s'ils n'en étaient pas actionnaires* ; mais « arrachés », comme s'en réjouissaient Marx & Engels, « à l'abrutissement de la vie des champs¹¹ ».

Aussi, *le seul reproche véritable* de nos « socialistes scientifiques » aux Talabot de ce monde est-il de posséder *privativement* l'entreprise édifée avec leur argent et celui de leurs actionnaires, au lieu d'être les simples directeurs d'une entreprise *publique*, et membres à ce titre du « travailleur collectif » (*alias* « prolétariat », « classe ouvrière », « nouvelle classe ouvrière », « nouvelles couches moyennes »). - Non pas une coopérative de production dont tous les membres seraient également salariés et actionnaires (« égalitarisme grossier », « communisme primitif ») ; mais une entreprise intégrée à la *machinerie générale* (l'ensemble de l'appareil industriel), elle-même pilotée par un gouvernement/gouvernail omniscient (*kubernetes, kubernêtikê*).

Cette fiction du « travailleur collectif » dissimulant l'opposition des décideurs et des exécutants, des puissants et des subissants, de la technocratie et de la main d'œuvre. Les premiers, maîtres en indivision de la machine et des privilèges afférents ; les seconds effectuant les dernières tâches encore fermées aux robots et aux « intelligences artificielles », en attendant l'extinction de leur classe périmée.

A l'âge de la Cybérie, on voit bien ce que peuvent désigner ces mots de gouverne, gouvernail, gouverneur, gouvernance, etc¹².

Ainsi Jules Talabot (1792-1868), « négociant à Paris », se vit attribuer la concession d'Aïn Mokra (*Les Eaux douces*) le 9 novembre 1845. 2000 hectares en bordure du lac Fetzara, à l'ouest de Bône, alors cerné de petites cultures et sillonné de petits pêcheurs. Des concessions minières - cuivre, fer, plomb argentifère - on en comptait alors cinq ou six en Algérie. Comment les Talabot obtinrent cette « montagne de fer », suivant le mot d'Henri Fournel, leur frère en saint-simonisme ? *En asservissant l'État à leur entreprise industrielle*, ainsi qu'ils avaient asservi le capital.

Mais encore ?

D'abord, il y eut Soult (1769-1851), l'un de ces individus jaillis des circonstances autant qu'ils les suscitent. Jean-de-Dieu Soult, rejeton par son père d'une lignée de notaires du Tarn, et par sa mère de vieille noblesse médiévale. Né neuf ans avant Saint-Simon, quinze ans avant Bugeaud ; mort deux ans après Bugeaud, vingt-six après Saint-Simon.

Son père défunt depuis six ans déjà, Soult s'engage dans l'infanterie royale à l'âge de seize ans, en 1785, pour soutenir sa mère et sa famille. Les guerres de la Révolution et de l'Empire ouvrent une ascension verticale à son talent et à son cran militaires. Parmi des dizaines de batailles

¹⁰ Cf. Marius Blouin, *De la technocratie. La classe puissante à l'ère technologique*. Service compris, 2023

¹¹ *Le Manifeste du Parti communiste*, 1848

¹² Cf. Pièces et main d'œuvre, *En Cybérie*. Ed. Service compris, 2026

épiques, Austerlitz, avec la prise du plateau de Pratzen, qui décide, paraît-il, de la victoire (2 décembre 1805). Bugeaud, de son côté, engagé depuis un an dans les grenadiers à pied de la Garde impériale y gagne ses galons de caporal ; à 21 ans.

Soult est promu « duc de Dalmatie » après trois ans de campagnes supplémentaires - ces prodigieux titres de noblesse napoléonienne ! Le voici chargé cinq ans durant de la guerre dans la péninsule, contre les Anglo-Ibériques. Encore de multiples batailles gagnées contre le cours d'une guerre perdante. Bugeaud y participe également de 1809 à 1813, guerroyant contre les *guerrilleros* et jusqu'à la retraite finale dans les Pyrénées, capitaine, chef de bataillon, lieutenant-colonel, colonel...

De fiers rapaces que ces aigles impériaux, qui emportent un millier de tableaux, volés avec beaucoup de goût, dans les églises et les monastères (Zurbaran, Murillo) ; soit pour leurs collections privées, soit pour celle du Louvre. Et de sidérants *surviveurs*, servant et se servant de tous les régimes nécessitant leur talentueuse férocité (monarchies, républiques, empires), pourvu qu'ils y trouvent leurs intérêts, et parfois ceux de la France. Rien moins que de « simples militaires », mais des hommes de guerre, d'affaires et d'État, au gré des occasions et des nécessités.

Prenez Soult. Ministre de la Guerre (1814-1815), exilé et privé quatre ans durant de son grade de maréchal pour s'être rallié à Napoléon lors des Cent-Jours, contraint de vendre son domaine de Villeneuve-l'Étang (Seine-et-Oise) et certains tableaux volés en Espagne, il rentre en grâce et en France dès 1819, et se lance dans une carrière d'exploitant agricole, achetant et louant des métairies dans le Tarn. En 1825, le voici assez revenu en cour pour porter le sceptre au sacre de Charles X, le dernier frère de Louis XVI.

Il crée la même année, avec des associés, la « Société civile d'exploration et d'exploitation des mines et houillères d'Alès » (SCEM). Dans les Cévennes notoirement abondantes en minerai de fer et terres réfractaires (*tiens, tiens*), où des artisans mineurs extraient depuis six siècles la « terre noire » afin d'alimenter forges et fonderies. D'où de superbes luttes de classes à partir des années 1770 entre des centaines de petits producteurs fermiers, soutenus par leur propriétaire, le duc de Castries (1727-1801) ; et un certain Pierre-François Tubeuf (1730-1795) ; entrepreneur industriel et moderniste qui, fort des capitaux de son beau-père (un négociant lyonnais), et de ses associés, de ses innovations techniques et *managériales* (chevalements, roulage au fond de la mine, traction animale, travail le dimanche et les jours fériés) ; entend s'emparer de 3000 kilomètres carrés de concessions.

Il y perd un œil dans une émeute, puis la vie, en 1795, lors de son exil américain, où il est assassiné sur sa concession des Appalaches par deux rudes voisins¹³. Ce qui n'empêche sa veuve et son fils de récupérer une partie de l'héritage cévenol en 1820 (la mine de Rochebelle, Alès). Les mines du duc de Castries étant revendues à un marchand de Nîmes.

Impossible d'ici retracer les passionnantes mutations techniques, économiques et juridiques de l'industrie minière et métallurgique en Cévennes, au temps du romantisme, des chemins de fer, et de la conquête algérienne. Mais signalons un certain Simon Bérard (1783-1859), d'origine provençale et protestante, acquéreur en 1828 de concessions pour sa société d'explorations de mines, également cofondateur des Forges et Fonderies de Tamaris (Alès), puis de la Société civile de Rochebelle et Tréllys, avec un panier de comtes, de barons, vicomtes, duchesses, banquiers, négociants et propriétaires fonciers - dont le maréchal Soult¹⁴.

¹³ Cf. https://fr.wikipedia.org/wiki/Pierre-François_Tubeuf consulté le 20 août 2026

¹⁴ Cf. Nicole Gotteri, *Le maréchal Soult*. Ed. Bernard Giovanangeli, 2000. pp. 646-647

Quel rapport, dira-t-on, entre les concessions houillères des Cévennes et la concession de fer d'Aïn Mokra, en Algérie ? C'est pourtant directissime, mais on y vient tout de suite.

Jean-de-Dieu Soult, quarante ans de *vie active*, maréchal, ministre, propriétaire foncier, se lance désormais dans l'industrie ; houillères, forges, papeterie, canal d'Aigues-Mortes... Le « duc de Dalmatie » a un fils, Napoléon-Hector Soult (1802-1857), « marquis de Dalmatie », né de Louise Berg (1771-1852), son épouse, fille du bourgmestre de Solingen et dame de compagnie de Letizia Bonaparte, la mère de Napoléon Ier.

Hector entre à Polytechnique en 1819 où il se lie avec Paulin Talabot, son camarade de promotion - et vice-versa. Soult le père retrouve son bâton de maréchal, son hôtel parisien, son titre de pair de France, son ministère de la Guerre (1830-1834). C'est lui qui réprime les révoltes des canuts lyonnais (1831, 1834), et qui supervise la colonisation de l'Algérie. Quand il n'est pas ministre de la Guerre, il est ministre des Affaires étrangères (mai 1839-mars 1840), voire président du conseil des ministres (octobre 1832-juillet 1834, mai 1839-mars 1840, octobre 1840-septembre 1847).

Soult le fils (Hector), mettant modestement ses pas dans les pas de son père (armée, diplomatie, élections dans le Tarn), lui présente son condisciple Talabot. Entre 1829 et 1834, celui-ci travaille pour Soult le père - tout à la fois ministre de la Guerre et directeur de la compagnie du canal - à l'amélioration du transport de charbon entre Alès et la vallée du Rhône (Beucaire)¹⁵.

Soult nomme en 1831 le frère de Paulin Talabot, Léon (1796-1863), polytechnicien de la promotion 1813, à la tête de l'usine métallurgique de Saut du Tarn (fabrication de limes et de faux), dont il est le gros actionnaire. Léon en devient le seul dirigeant l'année suivante, puis le seul propriétaire. Son frère Jules reprenant l'établissement à sa mort en 1863. Bref, les Soult (l'État & le capital), et les Talabot (l'ingénierie & la technocratie), s'activent de concert à la « révolution industrielle ».

Si les premiers se font ingénieurs, tel Hector Soult, ou ont recours à des ingénieurs, tel Jean Soult, pour conseiller leurs investissements, conserver et accroître leurs capitaux ; les seconds se font banquiers et hommes politiques (députés, conseillers), pour développer leurs entreprises. Le succès de celles-ci n'ayant rien à voir avec la nécessité d'enrichir les actionnaires, mais avec celle de vendre un produit ou un service requis par une clientèle assez rentable. *In fine*, c'est le progrès technique qui gagne. Celui de la puissance plutôt que celui de la valeur qui lui est subordonné.

Hélas, l'étiage du Gardon est si bas en été que Soult et Paulin Talabot abandonnent leur projet de canal pour la création de la Compagnie des Mines de la Grand'Combe et des chemins de fer du Gard. La Grand'Combe, à quinze km d'Alès, faisant partie de ces gisements exploités depuis le moyen-âge par les artisans cévenols - avant la mainmise des Castries, Tubeuf, Soult et Cie. C'est donc une voie ferrée sur le modèle anglais, que Paulin Talabot construit entre la Grand'Combe et Beaucaire, et dont il étudie le tracé (88 km), avec ses frères, Jules et Léon.

On y est presque.

En 1834 - l'année de la seconde révolte des canuts - les anciennes sociétés métallurgiques fusionnent dans la « Compagnie des Fonderies et Forges d'Alais (Alès) », cependant qu'en 1836 - l'année de la calamiteuse expédition de Constantine - la compagnie houillère de Bessèges regroupe, à l'initiative de Paulin Talabot, les diverses concessions antérieures. La

¹⁵ Cf. Francearchives.gouv.fr « Fonds de l'ancienne compagnie du Canal de Beaucaire »

société de Soult et celle de madame de Suffren, réunions elles-mêmes des concessions de Tubeuf, Castries, etc.

On peut ne voir là, platement, *marxistement*, qu'un cas de concentration capitaliste.

On peut aussi noter que celle-ci ne fait que servir la rationalité technique, toujours déterminante en fin de compte ; planification et opérations sur une échelle supérieure, économies de *tout* ; main d'œuvre, transport, temps - et d'argent, bien sûr. Gain de puissance, d'efficacité. Le gain d'argent (de *valeur*) étant le masque, l'alibi et le serviteur du premier. La ruse de la puissance pour asservir les financiers à son développement. L'appât dont use les ingénieurs pour les amener aux investissements nécessaires.

Nécessaires à quoi ? Au maintien de l'entreprise, de son avantage compétitif, de son progrès technologique - et de son rendement financier. Ainsi la banque Rothschild (James), n'investit qu'avec réticence et sous pression de grandes maisons marseillaises dans ces industries cévenoles. Six misérables millions moyennant l'exclusivité de la revente des actions non souscrites¹⁶.

Puis le train La Grand'Combe-Beaucaire s'ébranle enfin. Entre le 14 juillet 1839 - inauguration - et le 18 août 1840 - mise en service - avec Paulin Talabot, « le Stephenson français », dans la locomotive, des centaines de personnalités dans les voitures, des banquets, des discours. Alors que notre maréchal Soult est redevenu conjointement ministre de la Guerre et président du conseil. L'État c'est lui. Fonctionnel et discipliné. Fondé de pouvoir du « roi banquier », Louis-Philippe. Ce qui l'oblige, en quelque sorte, pour rester fidèle à l'esprit du règne, à faire aussi ses affaires et celles de ses associés et relations, dont les Talabot.

Voici comment ces derniers, ayant comme on l'a dit asservi le capital et l'État à leur nouvelle entreprise industrielle, mirent la main, cinq ans plus tard, sur la « montagne de fer » d'Aïn Mokra.

Il semble en effet que Jules Talabot ait joui d'une bienveillance exagérée, sinon illicite, pour en obtenir la concession. Ses concurrents, certains députés, certains journaux, s'en firent l'écho. Outre Aïn Mokra, il obtient les concessions voisines de Bou Amra et des Karézas, par le truchement de deux hommes de paille qui lui en laissent l'exploitation effective. Ces concessions dépendent en fin de compte de Soult, président du conseil des ministres et ministre de la Guerre, c'est-à-dire de l'Algérie. Leurs rivaux et adversaires n'ont besoin d'aucune acuité pour relever les liens entre les Soult et les Talabot, entre la houille des Cévennes et le fer d'Algérie. Jules Talabot n'est-il pas de surcroît le gendre de l'industriel Laurent Cunin-Gridaine, député des Ardennes, président de la Société de géographie, ministre de l'Agriculture et du Commerce entre 1840 et 1848 ? Son frère Léon ne siège-t-il pas à la Chambre aux côtés du ministre Soult, en tant que député de la Haute-Vienne¹⁷ ?

Bref, les ingénieurs et polytechniciens saint-simoniens, les Fournel, Infantin, Talabot & Cie sont les révolutionnaires de l'industrie en France et en Algérie, quitte à se faire capitalistes et politiques pour le développement de leurs entreprises. - Mais ils se feraient aussi bien directeurs et dirigeants dans un pays communiste.

¹⁶ Cf. Bertrand Gille, *Histoire de la maison Rothschild - Tome I, des Origines à 1848*, Genève, librairie Droz, 1965, p. 382

¹⁷ Cf. Thierry Guillopé et Antonin Plarier, « Concession minière, conquête coloniale et transformations environnementales. La mine de fer d'Aïn Mokra et son système concessionnaire articulé (1845 - fin du XIX^e siècle) », in Le Roux Thomas, Moreira Raphaël (dir), *La nature sous contrat*, Rennes, PUR, 2024

Ainsi, l'infatigable Enfantin fonde en novembre 1846 une société d'étude du canal de Suez. Ses associés ? Deux Britanniques, Robert Stephenson, le fils de l'inventeur du chemin de fer et Edward Starbuck ; deux Germaniques, l'ingénieur autrichien Negrelli et Louis Sellier, un entrepreneur et banquier franco-allemand ; et bien sûr, ses amis saint-simoniens, Paulin, Jules et Léon Talabot, Arlès-Dufour, etc. Chacune des trois parties apportant un capital de 50 000 francs. Au plan pratique, il s'agit de creuser -

« une libre communication entre la mer Rouge et la Méditerranée en formant, selon les plans de M. Linant (NdA, l'ingénieur Louis Maurice Adolphe Linant de Bellefonds, *alias* Linant Bey, Linant Pacha) (1798-1883) une sorte de Bosphore dans le désert de Suez¹⁸ ».

Mais on sait que ces héros industrialistes n'aspirent qu'à déplacer les fleuves et les montagnes qui gênent le progrès du progrès. Leur cercle s'élargit à de nouvelles personnes morales ; la commune, la bourse et la Lloyd de Trieste ; la chambre de commerce de Venise, puis celles de Lyon et de Marseille ; la Société industrielle de la basse Autriche. La presse internationale en bruisse. Le pacha Mehmet Ali (1760-1849), le grand tyran moderniste, favorable au projet, dit qu'il faudra vaincre l'opposition de l'Angleterre et qu'il est de toutes façons hors de question de confier la maîtrise d'ouvrage à une compagnie étrangère.

Linant de Bellefonds quitte l'affaire au motif qu'elle prend une tournure « tout à fait saint-simonienne », et donc nuisible au succès (24 juillet 1847). Une équipe de Français, dont Arthur Enfantin, le fils du Père, poursuit ses études de terrain, établissant une différence de niveau entre les deux mers de 80 centimètres seulement ; au lieu des 8,75 m mesurés par Linant de Bellefonds. Ce qui n'empêche la perfide Albion et sa presse de décrier cette intrusion française sur la route des Indes. Projet trop cher, trop grand et mal placé. Juste une *pompe à phynance* pour Enfantin.¹⁹

Et puis la révolution de février 1848 met fin à la carrière politique de Léon Talabot, tandis qu'en pleines Journées de juin, le 25, « Enfantin presse Talabot de rédiger sur le canal de Suez le mémoire technique qui permettra de le faire passer des « études » au « projet politique d'exécution ». Il estime que c'est le meilleur moyen pour que « les travailleurs » cessent de « se détruire aux applaudissements des bourgeois²⁰ ».

Le maréchal Soult, quant à lui, abandonne ses affaires terrestres le 26 novembre 1851, dont 516 hectares dans son village natal, son château, ses actions, 157 tableaux saisis en Espagne, etc. Mais rassurons-nous, les Talabot conservent, perdent, regagnent leur emprise à travers toutes sortes de tribulations, alors que persiste l'exploitation d'Aïn Mokra, nationalisée un siècle plus tard, à l'indépendance de l'Algérie.

1848. La population d'Alger s'élève à 72 000 habitants : 48 000 Européens, 18 000 musulmans et 6000 « israélites »²¹. En août, cependant qu'Ismaïl Urbain travaille au ministère de la Guerre,

¹⁸ Philippe Régnier, *Chronologie détaillée, expliquée et extensive du saint-simonisme*. Mise en forme, Isabelle Treff, ingénieure à l'Ihrim. <https://saint-simonisme.huma-num.fr/sites/files>

¹⁹ *Idem*

²⁰ *Idem*

²¹ Cf. Colette Zytnicki, *Le cas Bugeaud*. Tallandier, 2026, p. 234

à Paris, au 1er bureau de la Direction de l'Algérie, celui de l'Administration générale et des Affaires arabes, son épouse Djeyhmouna, à Constantine, maintenant vieille de vingt ans et fort avisée (peut-être par sa famille), dépose d'elle-même une demande de concession agricole, auprès de Ernest Carette (1808-1889), l'ami saint-simonien d'Urbain, l'ancien confrère de *L'Algérie* devenu préfet de Constantine pour quelques mois. Ce qui s'appelle avoir le sens des relations et des opportunités. 500 hectares en *zone indigène*, elle-même incluse dans le territoire civil, mais relevant de l'autorité militaire ! D'où litiges entre maires, préfet et officiers - tout le génie rationnel de l'administration française.

« Un décret de septembre 1848 débloque un crédit de 50 millions de francs pour l'établissement de 42 colonies agricoles et de 12 000 volontaires qu'on dote d'une concession, d'une maison, d'outils, de bétail, de semences et de rations journalières. Les Mérachda (NdA, une famille du Constantinois) assistent au débarquement des premiers colons, ouvriers, paysans, soldats en fin de contrat, qui partent aux champs fusil à l'épaule et rentrent le soir sous escorte militaire dormir dans un camp protégé²². »

On connaît cette histoire par un descendant des Mérachda, Bachir Hadjadj, né en 1937 près de Sétif, dans le foyer bigame et populeux d'un *caïd* (un petit fonctionnaire) ; interne au lycée d'Aumale, à Constantine ; chasseur alpin à Modane ; étudiant en fac des sciences à Grenoble ; puis volontaire en Tunisie dans l'armée du FLN ; étudiant marxiste, athée et syndicaliste à la fac d'Alger, en 1962 ; ingénieur dans l'industrie publique ; marié en 1963 à une « pied-rouge » bretonne et prof d'anglais ; persécuté par les sbires de la sécurité militaire depuis leur coup d'État de 1965 (*l'Armée de Libération*) ; et finalement expatrié en 1972, dix ans après l'indépendance - dix ans après les juifs, les Européens, les harkis et les émigrés arabes fuyant le FLN et la misère - pour enfin redevenir français et raconter *Les Voleurs de rêve* à sa fille, « française jusqu'au bout des ongles²³ ». « Ce fut une amère désillusion²⁴ ». Que l'indépendance était belle du temps des colonies.

Parmi ces colons qui affluent alors en Algérie, un convoi d'un millier de personnes, le 22 octobre 1848, organisé par le gouvernement provisoire et dirigé par Émile Barrault (1799-1869). Missionnaire saint-simonien depuis vingt ans, professeur de rhétorique, orateur flamboyant, auteur, penseur et rédacteur au *Globe*, le journal de l'église. Rappelez-vous, c'est lui, Barrault, qui prophétise en 1832 l'union de la croix et du croissant, de l'esprit et de la matière, de l'intelligence et de la chair, de la pensée et de l'acte, de la théorie et de la pratique, de la science et de l'industrie - bref - de l'Orient et de l'Occident. C'est encore lui qui rassemble les « Compagnons de la Femme », à Lyon, en 1833, et qui s'en va avec eux à Constantinople, lors de « l'Année de la Mère », chercher la Femme-Messie²⁵.

Échec. Retour en France en 1835. Journalisme et politique en défense des prétendus « barbares » du peuple. Échec aux élections législatives de mars 1848. Éditeur, entre le 1^{er} et le 24 juin du *Tocsin des Travailleurs* - c'est-à-dire en pleines Journées de juin, de révolte et de

²² Nathalie Funès, « Les Hadjadj, six générations sous occupation ». *Les Hors-série de L'Obs* n°110. « L'Algérie coloniale 1830-1962 ». p. 29-33

²³ Bachir Hadjadj, *Les Voleurs de rêves*, Albin Michel, 2007

²⁴ Bachir Hadjadj, discours lors de la remise du « Prix Seligmann contre le racisme », le 22 janvier 2008. Voir aussi « Une famille algérienne », *Politis* n° 954, 31 mai 2007

²⁵ Cf. « 1830-1848 : Algérie, Égypte, Turquie. Le progrès colonise "l'Orient" », sur www.piecesetmaindoeuvre.com

massacre des ouvriers. « Le sang coule sur les barricades (et) la faute en incombe entièrement au gouvernement²⁶. »²⁷

Un industrialiste de gauche, ce Barrault, qui mène ses disciples à Larbâa, près de Blidah, à 25 km au sud d'Alger, afin d'y fonder un îlot de socialisme, semblable à celui de Saint-Denis du Sig, entre Oran et Mascara. Un fortin agricole de 350 familles, créé par Bugeaud en 1837, érigé en commune en 1845. Le génie militaire édifiant un barrage-déversoir et une zone d'irrigation propices à l'implantation d'un groupe fouriériste, l'Union Agricole d'Afrique, des avocats, des médecins, des ingénieurs, des officiers, des Allemands, des Lyonnais, des Jurassiens... mais en juin 1846, la rigueur du règlement militaire, la dureté du travail paysan, le climat, les épidémies, les morts et les départs ont déjà réduit la communauté à onze familles et 190 habitants. Aussi bien est-ce aux Etats-Unis le moment des « phalanstères » et des « Icaries », raillés par Marx dans son *Manifeste communiste* comme autant d'« utopies », « de petites expériences évidemment vouées à l'échec », « faisant appel à la philanthropie des cœurs et aux bourses des bourgeois ».

Ennemi du communisme, mais fanatique de la communication, Enfantin soutient l'industrialisme quels qu'en soient les promoteurs. S'il juge le projet de Barrault trop petit, trop isolé, trop « excentrique », tel leur éphémère communauté de Ménilmontant, c'est néanmoins par son entremise que Barrault obtient d'Auguste Warnier - devenu directeur des affaires civiles d'Oran - une concession de 150 hectares.

D'ailleurs leur ami commun Louis Jourdan (1810-1881), également journaliste et saint-simonien, le plus suiviste disciple d'Enfantin, devient lui aussi copropriétaire d'un domaine agricole près de Larbâa, où il installe sa femme (Hortense), et ses enfants - dont Prosper - issu en 1840 et en toute ouverture du couple, des œuvres du Père²⁸.

Quant à Ismaïl et Djeyhmouna Urbain, l'affaire prend quatre ans de requêtes, d'intrigues et d'interventions, jusqu'au décret du 22 janvier 1852 leur accordant la faveur d'une concession de 318 hectares aux environs de Constantine - et après tout *Nounah* (Djeyhmouna) est arabe et musulmane ; ce n'est pas une colone dépouillant les natifs - comme les Camus, ces rustres d'Ouled-Fayet, qui n'ont d'ailleurs dépouillé personne. Il se trouvera pourtant des envieux pour clabauder et trouver l'appui du cadî de Constantine, obligeant Urbain à un voyage précipité et à de nouvelles démarches auprès de l'administration française. Le préfet tranche en sa faveur et en 1856, ajoutant 49 hectares à sa concession, et puis encore un petit complément qui porte le total à 418 hectares. Voilà de la colonisation pacifique et en association conjugale²⁹.

Abd el-Kader, lui, reste détenu au château de Pau jusqu'au 2 novembre 1848, avant d'être à nouveau transféré, au château d'Amboise, où un régime des plus rigoureux lui demeure imposé, à lui et à sa famille. Quelques jours plus tard, le 12 novembre, la II^e république fait de l'Algérie

²⁶ *Le Tocsin des Travailleurs*, 24 juin 1848

²⁷ Cf. <https://maitron.fr/barrault-emile-barrault-pierre-ange-casimir-emile/>, notice revue et corrigée par Philippe Régner, 20 février 2009

²⁸ Cf. <https://maitron.fr/jourdan-louis-charles/> Philippe Régner, *Chronologie détaillée, expliquée et extensive du saint-simonisme*. Mise en forme, Isabelle Treff, ingénieure à l'Ihrim. <https://saint-simonisme.huma-num.fr/sites/files>

²⁹ Cf. Philippe Régner. *Chronologie détaillée, expliquée et extensive du saint-simonisme*. <https://saint-simonisme.huma-num.fr>

un territoire français découpé en trois départements - Alger (91) ; Oran (92) ; Constantine (93) - plus les Territoires du Sud (94). L'islam devenant du même coup la deuxième religion de France.

Déjà dix-huit ans de *pacification*. Elle a coûté près de 100 000 morts à l'armée française, pour la plupart de fièvres, typhus, choléra, paludisme. 15 000 morts par an, civils et militaires, estime Ismaïl Urbain en 1862 dans *L'Algérie française : indigènes et immigrants*. Soit 480 000 morts en 32 ans. Mais il faut faire la part, bien sûr, de ceux qui seraient morts de toutes façons, en métropole ou en Algérie, de vieillesse ou d'autre chose. On appartient au pays quand les siens commencent à s'y enterrer.

« L'Algérie, c'est la France », ce splendide énoncé performatif, encore faut-il le tenir sur le terrain. Un gouverneur général, sous l'autorité du ministère de la guerre, continue de régenter l'ensemble du pays où le réseau routier et le nombre d'Européens ne cessent de croître ; 35 000 en 1849. 131 000 en 1851³⁰. 3600 km de voies françaises entre Alger, Médéa, Aumale (Auzia à l'époque romaine, aujourd'hui Sour El Ghoulane), Tlemcen et Constantine³¹. Ce doit être à ce moment-là qu'un certain capitaine Degans ramène d'Oran à Paris, une fillette de deux ans dont la mère est morte. « Une femme indigène d'une grande beauté ». La sœur du capitaine, madame Raquin, recueille de bon cœur la petite Thérèse, qu'elle fera plus tard épouser à son fils. Des grains de vie sous la roue de l'Histoire³².

Louis-Napoléon Bonaparte élu à la présidence de la République tente de libérer Abd el-Kader, en décembre 1848, mais le parti *coloniste* est trop puissant à l'Assemblée. Lisez juste ce qu'en dit Tocqueville dans son rapport parlementaire de l'année précédente, avant sa reddition : « Abd-el-Kader réduit à se livrer à des actes de barbarie, qui attestent de son impuissance plus encore que de sa cruauté³³... »

L'émir vaincu - et trahi - suscite pourtant l'engouement. Le cavalier arabe impose le respect, le sage *soufi* fascine. Ferdinand de Lesseps, l'ancien consul de France en Égypte, lui rend visite, les saint-simoniens et Louis-Napoléon Bonaparte lui expriment leur admiration. « De féodal et fanatique, Abd el-Kader se mue en héros national³⁴ », constate un biographe. En prison, il se fait traduire la presse locale, les livres de Platon et d'Aristote, se pique d'industrie et découvre la science ferroviaire avec le chef de gare d'Amboise. « Pour contrer l'Occident colonisateur, les musulmans devaient, selon lui, privilégier la science et l'avancée technologique à plusieurs échelons³⁵. » Sans rien céder, bien sûr, de sa spiritualité contemplative. À Dieu ce qui appartient à Dieu...

En Algérie cependant, faute de concessions forestières, nos saint-simoniens, Prosper Enfantin, Auguste Warnier et Jules Talabot fondent une « Société générale de la colonisation », afin de financer leurs grands travaux. Échec et liquidation, les militaires ont dû se mettre en travers du

³⁰ Cf. Tremor Quemeneur, « Réfugiés et colons : le rêve européen ». *Historia* n°892, avril 2021. p. 37

³¹ Cf. Tremor Quemeneur « Rail, route, route, tourisme... l'empreinte coloniale ». *Historia* n°892, avril 2021. p. 44

³² Cf. Émile Zola, *Thérèse Raquin*, 1867

³³ Alexis de Tocqueville, rapport parlementaire du 24 mai 1847

³⁴ « Abd el-Kader et la modernité », Jean-Louis Marçot, *Studia islamica*, 2011.

³⁵ Mehdi Bsikri « Représentation coloniale de l'Émir Abd el-Kader. D'ennemi public à « grand ami de la France » ». *France Algérie Actualité* n°1, janvier 2024

progrès³⁶. Warnier n'est plus militaire, mais « directeur des affaires civiles de la province d'Oran » et membre du « conseil de gouvernement ». Quand la revue *L'Algérie* ferme boutique, il écrit pour *L'Atlas*. Quand le coup d'État supprime *L'Atlas*, il se retire à Kandouri, près de Tipaza, dans le domaine agricole d'un millier d'hectares qu'il possède au bord du lac Halloulah, alors en voie de drainage et d'assèchement. Un site de chasseurs-pêcheurs préhistoriques, où se baignaient et s'abreuyaient les éléphants, traqués par les Romains. Mais où ne rôdent plus que moustiques et paludisme, contraignant les coloniaux à de quotidiennes prises de cette quinine-qui-rend-sourd. La plaie de ces féroces infirmes retour des pays chauds. C'est tout de même mieux sans lac.

La morne et sanglante chronique des carnages fait grand cas du siège de Za'atscha, entre le 16 juillet et le 26 novembre 1849. Un village fortifié du Constantinois, aux confins du Tell et du désert, que ni Ahmed Bey (1786-1851), l'ancien gouverneur kouloughli de Constantine, ni Abd el-Kader (1808-1883), le djihadiste insurgé de l'Oranie, n'avaient réussi à prendre. Ahmed Bey en fuite, Abd el-Kader en détention, le cheikh Ahmed Bouziane, relance l'insurrection djihadiste le 18 mai 1849 :

« Les chrétiens n'entreront pas plus à Za'atscha qu'à La Mecque. »

Les poètes le chantent, lui, les siens et leurs prouesses contre les infidèles. Étripages et abattages dans les murs, les fossés, les dédales du village, cependant que le choléra ravage les deux camps. Les femmes torturent, émasculent et mettent à mort les soldats prisonniers et liés aux palmiers dattiers³⁷. Leurs têtes coupées sont exhibées dans les villages voisins afin de susciter des renforts. Assauts et contre-assauts se succèdent. Les palmiers sont abattus, les murailles percées, les baïonnettes s'engouffrent, huit cents corps s'entassent, femmes et enfants compris ; jusqu'à ce que Bouziane, son fils Hassan et son lieutenant Si-Moussa, soient enfin pris, tués, puis à leur tour décapités. Leurs têtes exposées au marché voisin de Biskra avant d'être expédiées à Paris, au Muséum d'histoire naturelle ; conservées hors de la vue du public, comme bien d'autres restes humains, issus ou non des colonies³⁸.

C'est là, dans des boîtes cartonnées, dûment rangées et cataloguées, que les « découvre » Ali Farid Belkadi, un historien algérien, en 2011, 162 ans plus tard, parmi « 150 000 reliques (crânes, ossements, parties du corps conservées dans des bocaux...), dont quelques centaines, provenant d'anciennes colonies, pourraient faire l'objet légitime de demandes de restitution³⁹. »

Esclandre, alertes, tribunes, articles, pétitions, commission mixte, réunions d'experts et autres *chicayas*. Mais les pièces des collections nationales sont légalement inaliénables et ce n'est pas à la direction du Musée de transgresser la loi. Après neuf années d'embrouilles politico-diplomatiques, d'analyses génétiques et de travaux d'archives, la France rend à l'Algérie, en juillet 2020, les vingt-quatre crânes que celle-ci réclame. Ça fera toujours un événement pour la fête nationale du 5 juillet, et une énième « victoire », 190 ans plus tard, dans l'éternelle guerre contre le colonisateur. Pompes funèbres, carré des martyrs, hommage militaire, discours présidentiel, etc.

³⁶ Cf. Philippe Régner. Chronologie détaillée, expliquée et extensive du saint-simonisme. <https://saint-simonisme.huma-num.fr>

³⁷ Cf. « Les crânes des résistants algériens n'ont rien à faire au Musée de l'homme », par un collectif d'historiens. *Le Monde*, 9 juillet 2016

³⁸ Cf. Julia Clancy-Smith, « La révolte de Bû Ziyân en Algérie, 1849 », *Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée*, 91-94/2000, 181-208

³⁹ Roxane Azimi, *Le Monde*, 28 octobre 2022

La France qui n'a jamais été si « résistante » que 80 années après la Libération en ferait d'ailleurs autant. Mais - coup de théâtre deux mois plus tard - le site *Algérie patriotique*, à la botte d'un général parmi d'autres, révèle le 16 septembre ce que le gouvernement algérien a sciemment caché à son peuple ; la présence parmi ces vingt-quatre cercueils de trois combattants arabes de l'armée française, deux tirailleurs et un zouave⁴⁰.

En fait, six crânes seulement, sur les vingt-quatre, seraient ceux de « vrais résistants ». « L'affaire illustre, dit *Le Monde*, la complexité de cette épineuse question mémorielle⁴¹. »

Elle illustre surtout les perpétuelles escroqueries de la dictature militaro-kleptocratique qui nourrit depuis soixante ans ses captifs d'enflure nationaliste et religieuse (la « rente mémorielle »), tout en se goinfrant pour son compte de rente pétrolière, mise en coffre chez les banquiers infidèles.

A quoi bon rappeler à ces captifs affamés de fierté rétroactive, que tant de leurs anciens ont combattu pour les Turcs ou pour la France, et contre d'autres tribus, arabes ou berbères. - Mais que savent les Français des cinq siècles de guerres entre Gallo-romains, Francs, Burgondes, Alamans, Wisigoths, entre Neustrie et Austrasie, Francie occidentale et Francie orientale ? Que savent-ils des dynasties mérovingiennes et carolingiennes, qui se déchirèrent le territoire avant l'émergence des Capétiens (987), et du fil, mince et tortueux, reliant Clovis (466-511), premier « roi des Francs », à Philippe-Auguste (1165-1223), premier « roi de France » ?

L'Algérie étant la France, elle envoie ses députés - européens - à Paris, et parmi eux, du 13 mai 1849 au 2 décembre 1851, Émile Barrault, notre « Compagnon de la Femme » et pionnier de Larbâa, désormais classé « républicain modéré » sur le site de l'Assemblée nationale. Ce qui ne l'empêche nullement de s'enflammer contre le régime militaire et administratif de l'Algérie, le 12 janvier 1850, lors de la discussion du rapport Tocqueville.

L'Égypte, elle, n'est pas la France, l'expédition de Bonaparte (1798-1801) ayant échoué à couper la route des Indes aux Anglais. Mais si bref que soit son passage, Bonaparte a eu le temps de fonder l'Institut d'Égypte avec son bataillon scientifique -167 savants au Caire, en août 1798 - de visiter le port de Suez, de nommer un directeur des Ponts et Chaussées (J.-M. Le Père), et de lui commander un rapport sur l'antique canal du pharaon Nékao II, reliant le Nil à la Mer Rouge. Quoiqu'un « système de canaux reliant la mer Rouge au delta du Nil » ait existé dès le règne de Sésostri III, vers 1850 avant notre ère⁴². Nékao II régnant 1240 ans plus tard, vers 610/595 av. J.C. Mais selon Hérodote, c'est Darius Ier (550/486 av. J.C), le conquérant perse, qui aurait achevé le canal et laissé des stèles pour en témoigner :

« Je suis Darius, le Grand Roi, le roi des rois, le fils d'Hystapes. C'est la royauté que je tiens et qu'Ahura Mazda m'a donnée, lui qui est le plus grand des dieux.

⁴⁰ Cf. Mustapha Kessous et Majid Zerrouky, « Imbroglia autour de crânes restitués par la France à l'Algérie ». *Le Monde*, 22 octobre 2022

⁴¹ Roxana Azimi, *Le Monde* 28 octobre 2022. « Restitués par la France à l'Algérie, des restes humains aux origines douteuses »

⁴² Cf. *Journal du CNRS* « Suez : les 150 ans d'un canal très disputé ». Caroline Piquet, historienne au Centre Roland Mousnier. Unité CNRS/Sorbonne Université

Je suis un Perse. En partant de Perse, j'ai conquis l'Égypte. J'ai ordonné de creuser ce canal depuis le fleuve appelé Nil qui coule en Égypte, jusqu'à la mer qui commence en Perse.

Alors, quand ce canal a été creusé comme je l'ai ordonné, des bateaux sont allés d'Égypte jusqu'en Perse, comme je l'ai voulu.

Ce qui a été fait je l'ai fait par la volonté d'Ahura Mazda. Ahura Mazda m'a apporté de l'aide jusqu'à ce que je fasse le travail. Qu'Ahura Mazda me protège du mal, ainsi que la maison royale et cette terre⁴³. »

Hélas, Ahura Mazda abandonne Darius III (380/330 av. J.C.), qui succombe face à Alexandre le Grand (356/323 av. J.C.), le conquérant grec, dont les généraux se partagent l'empire à sa mort. Ptolémée Ier s'emparant de l'Égypte où sa dynastie reprend trois siècles durant le chantier du canal - jusqu'à Cléopâtre, en 30 av. J.C.

« Les Ptolémée le recreusèrent au III^e siècle av. J.-C., inventant les premières écluses. Trop peu profond pour les grands navires, il servit néanmoins au commerce des épices sous Rome.

Après les conquêtes musulmanes, le gouverneur Amr Ibn Al-As, au VII^e siècle, rouvrit un canal, qui sera actif plus d'un siècle, avant d'être comblé pour affamer La Mecque et Médine en révolte, et empêcher une attaque byzantine contre le cœur de l'Empire arabo-musulman. La mer rouge resta fermée aux Européens jusqu'au XVI^e siècle⁴⁴. »

Le canal est donc passé du pouvoir des Égyptiens, à celui des Perses, des Grecs, des Romains et des Arabes. Où l'on voit que les Orientaux de l'antiquité et les maîtres des sociétés esclavagistes n'ont pas attendu l'expédition de Bonaparte (1798-1801), ni le « capitalisme occidental » ou l'« Occident capitaliste », pour se livrer à un industrialisme enragé, motorisé par la conquête et l'accumulation de puissance. L'or et l'argent (les capitaux) n'étant que les serfs de cette conquête. Les moyens et non le but. Qu'ils permettent l'achat d'esclaves, de soldats, de savants et de tous leurs produits et services aptes à accroître *la puissance agissante* des puissants, plutôt que leur trésor entassé.

Mais les « décolonialistes » d'aujourd'hui, captifs de leurs camisoles idéologiques, n'ont au fond que l'obsession de refermer la mer Rouge aux Européens, tout en ouvrant la Grande Bleue aux ex-colonisés.

Vous qui lisez, ne laissez pas toute espérance. L'actuel canal de Suez, cet égout pétrolier, sera peut-être un jour aussi tassé de sable et d'oubli que le furent ces prédécesseurs.

En attendant, Bonaparte devenu Premier consul, puis Napoléon Ier, après sa débâcle en Égypte, y nomme un certain Mathieu de Lesseps (1774-1832), « commissaire général des relations commerciales » (1803-1804) - une sorte d'ambassadeur dans une sorte d'État. Celui-ci soutient sans faillir Mehmet-Ali, contre les mamelouks et l'empire ottoman, jusqu'à ce que l'impitoyable chef de guerre, aventurier militaire albanais, impose sa vice-royauté quasi-indépendante de Constantinople.

⁴³ Hérodote, *Enquête*. « Inscription de Darius à Suez », Vincent Scheil, *Bulletin de l'Institut français d'archéologie orientale*, 1931/30/p. 293-297 sur persee.fr

⁴⁴ Samuel Forey, « Suez, canal historique », *Le Monde*, 26 août 2026

Une trentaine d'années plus tard, en 1832, arrive à Alexandrie, avec les premiers bateaux à vapeur et l'essor du fret maritime, un jeune diplomate de 28 ans, Ferdinand de Lesseps (1805-1895). C'est d'ailleurs cette année-là aussi que meurt son père.

Ce bachelier du lycée Henri IV, beau cavalier, du genre à prendre des risques et des initiatives, suit son père, Mathieu, et son oncle, Barthélémy (1766-1834), dans « la Carrière » (NdA diplomatique). Déjà envoyé à Lisbonne, à Tunis, en Algérie, pour des missions délicates, le voici donc vice-consul au Caire. C'est là, selon sa légende, que bloqué en quarantaine à bord du navire qui l'amenait, Lesseps aurait lu un passionnant mémoire de l'ingénieur Jacques-Marie Le Père (1763-1841), l'un des ingénieurs de Bonaparte, à propos du creusement d'un canal à travers l'isthme de Suez⁴⁵.

Autant dire que Mehmet-Ali accueille avec une chaude bienveillance le fils de son vieil ami et l'admet dans son entourage : « C'est ton père qui m'a fait ce que je suis⁴⁶. »

Nos missionnaires saint-simoniens arrivent un an après Lesseps, en mai 1833. Une trentaine d'ingénieurs prosélytes, on l'a déjà dit, dont Enfantin, Thomas Urbain - qui n'est pas encore Ismaïl -, Henri Fournel et Charles Lambert (1804-1864), tous frémissant d'entraîner Mehmet-Ali (1760-1849), le « pacha moderniste », dans de grands travaux sur le Nil. Avec plus ou moins de succès. Un barrage, oui. Un canal, non.

Nos jeunes ingénieurs croisent notre jeune diplomate. On sympathise, on échange des idées, on est tous jeunes. Et puis les discussions à propos du canal de Suez, entre saint-simoniens et conseillers de Mehmet-Ali, tournent court ou traînent en longueur. Certains, dont Henri Fournel, repartent vers 1835. Lesseps, promu consul général, reste au Caire jusqu'en 1837. Il paraît qu'il se lie avec Saïd (1822-1863), durant ces cinq années. Un jeune fils de Mehmet-Ali qu'il fournit secrètement en plats de pâtes et à qui il enseigne l'équitation⁴⁷. Saïd, francophone et anglophone, fait ses études à Paris. A quoi tiennent les choses. Lesseps et lui, ayant dix-sept ans de différence, nouent une relation d'aîné à cadet.

Quant à Charles Lambert, polytechnicien et ingénieur des mines, il fonde l'École polytechnicienne égyptienne à Boulaq, près du Caire, qu'il dirige de 1837 à 1850, accueillant les touristes en *Voyage d'Orient*, dont les jeunes Flaubert et Du Camp en 1849⁴⁸.

Mehmet-Ali, devenu sénile, est remplacé par son fils Ibrahim (1789-1848), lequel, mort un an avant son père déposé, est à son tour remplacé par son neveu, Abbas (1813-1854) ; un sombre et cruel ennemi de l'innovation et des étrangers, en particulier des creuseurs de canaux. Quoique des contraintes diplomatiques l'obligent à confier la construction d'une voie ferrée Alexandrie-Le Caire au célèbre Stephenson, l'ingénieur britannique (1850). De son côté, Paulin Talabot écrit de son propre chef à l'ambassadeur de la Sublime Porte à Paris, à titre personnel et en dehors même de la Société d'étude du canal, afin de lui vanter les bénéfices de son projet pour l'empire ottoman (mars 1850). Sans réponse⁴⁹.

Abbas pacha trouve encore le temps, avant d'être étranglé par deux de ses gardes du corps et remplacé par son oncle Saïd Pacha (1822-1863), l'élève de Lesseps, d'élever Charles Lambert (*Lambert Pacha*), au rang de général, en 1851, mais en lui ôtant la plupart de ses fonctions.

⁴⁵ Cf. https://fr.wikipedia.org/wiki/Ferdinand_de_Lesseps consulté le 8 septembre 2026

⁴⁶ Cf. « 1830-1848 : Algérie, Égypte, Turquie. Le progrès colonise "l'Orient" », sur www.piecesetmaindoeuvre.com

⁴⁷ Cf. Samuel Forey. « Suez, canal historique », *Le Monde* 26 août 2026

⁴⁸ Cf. <https://maitron.fr/lambert-charles-lambert-bey-charles-joseph-ou-lambert-bey/>

⁴⁹ Cf. Georges Taboulet. « Ferdinand de Lesseps et l'Égypte avant le Canal (1803-1859) » in *Revue Française d'histoire d'outre-mer*, tome 60, N°220, 1973. <https://doi.org/10.3406/outre.1973.1962>

L'orient, on s'en lasse parfois. Lambert rentre à Paris, laissant au Caire quelques vieux et nouveaux saint-simoniens, dont son fils, Saïd Youssouf Prosper, et des disciples égyptiens, ingénieurs, ministres, hauts fonctionnaires. La technocratie est une classe transnationale, son avant-garde idéologique aussi.

En Algérie, Bouziane à peine abattu voici Boubaghla (1820-1854), « l'homme à la mule », un nouveau prédicateur djihadiste qui agite la Kabylie durant deux années, avant d'attaquer en mars 1851 la maison d'un marabout, chef de tribus rallié aux Français. En mai, c'est Béjaïa (Bougie) qui est assaillie par 9000 guerriers. Échec, repli, afflux de colonnes françaises, raids, pillages et incendies des villages et tribus acquises à la France. Et puis, Boubaghla est blessé à la tête, le 19 juin 1852, lors d'un combat contre la troupe kabyle du capitaine Beauprêtre, dans un village voisin de Tizi-Ouzou.

Pendant qu'il se remet, un arrêté rétablit Jules Talabot dans ses droits de concessionnaire d'Aïn Mokra dont il avait été privé le 14 septembre 1849. Louis-Napoléon Bonaparte, le président-dictateur, expose ses vues sur la *Françalgérie*, quelques jours avant de se proclamer empereur, dans son fameux discours de Bordeaux, le 9 octobre 1852 :

« Nous avons d'immenses territoires incultes à défricher, des routes à ouvrir, des ports à creuser, des rivières à rendre navigables, des canaux à terminer, notre réseau de chemin de fer à compléter. Nous avons, en face de Marseille, un vaste royaume à assimiler à la France. Nous avons tous nos grands ports de l'ouest à rapprocher du continent américain par la rapidité de ces communications qui nous manquent encore. »

Abd el-Kader et Louis-Napoléon nouent alors une sorte de relation personnelle. Le second n'ayant les mains libres qu'après son coup d'État de décembre 1851, vient en personne délivrer le premier, le 16 octobre 1852 :

« Abd el-Kader, je vous annonce votre remise en liberté, fait-il traduire. Vous serez conduit à Brousse [à 150 km au sud d'Istanbul] et recevrez un traitement de 100 000 francs par an, digne de votre ancien rang... Vous avez été ennemi de la France, mais je rends justice à votre courage, à votre caractère, à votre résignation dans le malheur... Je tiens à honneur de faire cesser votre captivité, ayant pleine foi dans votre parole... »

La pension sera versée aux descendants d'Abd el-Kader jusqu'en 1963⁵⁰. L'émir passe deux semaines à Paris avant son départ. Il visite le château de Saint Cloud, les Invalides, La Madeleine ; le tout-Paris le voit à l'Opéra, où l'on joue *Moïse* de Rossini, donnant l'accolade au « Sultan Louis-Napoléon ».

En Algérie, le 21 novembre, les troupes françaises entament le siège de Laghouat, cité rebelle à 329 km au sud d'Alger. Le plébiscite sur le rétablissement de l'empire doit avoir lieu le 22 novembre. L'émir réclame le droit de voter en faveur de l'empire, de la modernisation industrielle et du parti arabophile. Accordé. A voté. Abd el-Kader assiste aux Tuileries, le 2 décembre 1852, au sacre du nouvel empereur : « Votre vote, vous voyez, m'a porté bonheur », lui déclare Napoléon III.

⁵⁰ Cf. « La pension des descendants d'Abd el Kader », *Le Monde*, 26 avril 1963.

Le 4 décembre, Laghouat est emportée dans un bain de sang. Le 6, Plon-Plon (le prince Napoléon, proche cousin du nouvel empereur), fait dire à Enfantin qu'il aimerait beaucoup faire sa connaissance. L'émir quitte définitivement Amboise le 11, accompagné de sa suite, par le train d'Orléans. Le baron Rothschild, patron de chemins de fer, l'accueille à Paris et l'accompagne en gare de Lyon. L'émir prend un deuxième train jusqu'à Lyon puis un troisième jusqu'à Marseille, avant d'embarquer le 21 à bord de la frégate Labrador, pour Constantinople où il débarque le 7 janvier 1853. Le voici en terre d'islam grâce aux nouveaux moyens de communication intégrés en système de la Méditerranée. Abd el-Kader restera le soutien fidèle des œuvres saint-simoniennes.

Il n'est d'ailleurs pas le seul chef arabe à susciter la bienveillance admirative des autorités françaises. Vous souvenez-vous d'Ahmed El-Mokrani ?... L'allié de l'armée française ? Celui qui lui avait ouvert les Portes de fer à l'automne 1839, pour relier Alger à Constantine⁵¹ ? Il meurt au cours d'un séjour en France, à l'invitation de Napoléon III en avril 1853. L'alliance entre ses fils et la France perdure sous l'empereur arabophile et industrialiste. L'aîné, Mohammed, se fait d'ailleurs une certaine idée de sa personne.

« Issu d'une antique lignée, d'une bravoure légendaire, riche et libéral jusqu'à la prodigalité, groupant autour de lui quatorze caïdats confiés à ses parents, le bachaga Si Mohammed ben el Hadj Hamed el Mokrani disposait à l'origine d'une large souveraineté sur les territoires bordant son fief de Bou Arreridj. Familier des bureaux arabes, il disait avec orgueil qu'il appartenait à l'armée française et ne se soumettrait jamais aux ordres d'un gouvernement civil. Son double attachement à l'islam et à la France était gravé dans son imaginaire. Il prétendait descendre à la fois de Fatima, fille du Prophète, et de la famille de Montmorency dont l'un des membres, échoué sur les côtes de Barbarie au temps des croisades, se serait converti à l'islam et aurait épousé une musulmane.

Vers 1850, Mokrani cumule d'importants droits féodaux et domaniaux et dispose d'attributions administratives, judiciaires, militaires et financières. Mais au fil des ans, l'Empire le dépouille de ses prérogatives et le place sous la tutelle d'un simple officier, le capitaine Olivier. Suprême avanie, il doit comme un fellah, verser au trésor l'*achour* et le *zekkat*, deux impôts en nature⁵². »

Nul n'a oublié que sa Majesté Napoléon III, a passé son enfance au château d'Arenenberg, en Suisse, dans le canton de Thurgovie, d'où son accent alémanique et - peut-être - cette concession de 20 000 hectares dans la région de Sétif, à la « Compagnie genevoise des colonies suisses », par décret du 26 avril 1853. Juste au moment de la mort en France de notre ami Ahmed el-Mokrani.

Ces terres n'ont qu'un défaut, elles appartiennent aux indigènes, pour moitié sous le régime de l'*aarch* (indivision tribale), pour moitié en *azel* (terre domaniale affermée)⁵³. Eh bien, il suffit de les exproprier (ils n'ont pas de *papiers*, de titres de propriété), de leur confisquer une partie de ces terres en représailles de leurs rébellions, et de les confiner dans un recoin extérieur (« cantonnement »). Voire d'embaucher une partie d'entre eux comme ouvriers et métayers sur

⁵¹ Cf. « 1830-1848. Algérie, Égypte, Turquie : le progrès colonise "l'Orient" », sur www.piecesetmaindoeuvre.com

⁵² Pierre Darmon « La révolte du bachaga Mokrani », dans *L'Histoire Collection* 55, avril-juin 2012

⁵³ Cf. « 1830-1848 : Algérie, Égypte, Turquie. Le progrès colonise "l'Orient" » sur www.piecesetmaindoeuvre.com

leurs anciennes terres et sous la surveillance de leurs cheiks et caïds, quitte à leur accorder semences et crédits pour les labours⁵⁴.

Quant aux colons :

« La Compagnie s'engageait à fonder 10 villages de 2000 ha dans un délai de 10 ans, qui seraient peuplés de 500 familles au minimum, originaires de Suisse, et à construire 50 maisons par village.

Ainsi les 20 000 ha concédés recevaient les destinations suivantes :

- 10 000 ha à répartir, par fractions de 20 ha, entre les 500 habitants de 10 villages de 50 feux. - 2000 ha à affecter aux communaux de ces villages.
- 8000 ha à accorder comme rétribution aux investisseurs⁵⁵. »

Chaque colon devait disposer d'un capital de 3000 frs, dont 1000 frs versés d'entrée aux concessionnaires en acompte des futures maisons. La Compagnie construit son premier village, Aïn-Arnat, en mai 1853, où 50 familles des cantons de Vaud et de Genève (361 personnes) s'installent à l'automne⁵⁶.

La voici devenue d'un trait de plume l'un des plus gros propriétaires fonciers d'Algérie, à la fureur, peut-être, des Talabot, Enfantin, Warnier, dont la « Société générale de colonisation » s'est vue refuser plus tôt une concession forestière.

Il ne s'agit plus là de « petite colonisation ». Les financiers de la Compagnie genevoise, François-Auguste Sautter (1826-1885) et ses associés, recrutent les colons parmi les plus miséreux de leurs concitoyens, au moyen d'annonces dans les journaux, obtenant même le financement de leur transport par les autorités cantonales, trop heureuses de se débarrasser de familles à charge. Le typhus et le choléra les suivent de près, en juillet 1854, dans leurs cinq nouveaux villages. 97 morts et nombre de retours en Suisse où le Conseil d'État vaudois prohibe désormais les subsides aux apprentis colons. Qu'à cela ne tienne, la Compagnie Genevoise poursuit ses campagnes de recrutement en France, en Savoie, en Italie et en Allemagne, expédiant ainsi 3000 migrants en Algérie, entre 1853 et 1858⁵⁷.

Quant à Enfantin, Talabot et Cie, ils reviennent à leur vieux projet du canal de Suez. Et voyez comme les choses s'arrangent parfois d'elles-mêmes. Lambert Pacha, rentré d'Égypte depuis deux ans, profite du passage d'Enfantin à Paris pour lui présenter Maxime Du Camp (1822-1894), artiste mondain converti à l'industrialisme, que Napoléon III décore, à trente ans, de la Légion d'Honneur, en récompense de ses belles photographies d'Orient. Lambert tient d'ailleurs des réunions saint-simoniennes chez Du Camp. Voici un nouvel accès à l'empereur et à son entourage, déjà truffé de saint-simoniens. Encore deux ans et Du Camp publie des *Chants modernes* (1855), à la gloire de la vapeur, de l'électricité, des locomotives - et à la fureur de Flaubert, son ancien compagnon de voyage.

⁵⁴ Cf. Nathalie Funès, « Les Hadjadj, six générations sous occupation ». *Les Hors-série de L'Obs n°110*. « L'Algérie coloniale 1830-1962 ». p. 29-33

⁵⁵ « La Compagnie Genevoise » lu le 7 septembre 2026 sur cdha.fr, site du Centre de documentation historique sur l'Algérie. *Campus n° 91, magazine scientifique de l'Unige*, « Dossier. Le rêve genevois d'une colonie algérienne »

⁵⁶ *Idem*

⁵⁷ *Idem*

Lesseps de son côté, ayant quitté le service diplomatique en 1849 - en conflit sur la politique romaine - n'a cessé, depuis son domaine du Berry, d'étudier son projet de canal. Une entreprise qui ne peut faire faillite ; le volume des échanges entre l'ouest et l'est de Suez doublant tous les ans⁵⁸. Mais il lui faut un agent sur place. Ce sera son ami et collègue S. W. Ruysenaers auquel il écrit en 1852, négociant et consul des Pays-Bas à Alexandrie. Représentant d'une nation qui comprend toute l'importance des canaux et du transport maritime.

Lesseps trouve lui aussi un accès privilégié à l'empereur : sa cousine. Eugénie de Montijo qui épouse Louis-Napoléon en janvier 1853. Il s'inquiète cependant de la concurrence d'Enfantin, Talabot et autres saint-simoniens, à moins qu'il ne tâche de les rallier à son projet. Enfantin l'écrit à Arlès-Dufour en mai 1853 : « Lesseps me courtait après tous les jours. Il est venu déjeuner hier chez Vachette et il m'a communiqué ce qu'il fait sur Suez. C'est assez curieux ; le voilà lancé et je ne serais pas surpris que ce fût la bonne voie.⁵⁹ »

Deux mois plus tard, Lesseps perd sa femme Agathe, et le cadet de ses cinq fils, Ferdinand-Victor, morts de scarlatine. Mais son impérieux projet l'emporte, machine avant, toute.

Justement, son ancien élève, Saïd, est devenu le nouveau pacha d'Égypte, après la strangulation de son neveu Abbas, par ses gardes du corps (12 juillet 1854). Lesseps lui écrit, se rappelle à son bon souvenir. Saïd l'invite au Caire. Hmmm, il y a un coup à jouer là. Enfantin fait passer le mot. Lesseps a des contacts au plus haut niveau. Il est « en instance de concession du canal ». Restons groupés et manœuvrons serré.

Lesseps qui s'agite en tous sens et qui parle à tout le monde, débarque à Alexandrie avec les projets et documents de l'ancienne Société d'étude que ses membres lui ont naïvement confiés. Le 30 novembre de la même année, Saïd Pacha publie un décret de concession, lui confiant la création d'une compagnie destinée au forage et à l'exploitation du canal des deux mers, pour une période de 99 ans après son ouverture à la navigation⁶⁰. C'est-à-dire qu'Enfantin et les Talabot sont déjà évincés de la direction de cette future compagnie, créée en 1858. Mais à défaut de la diriger, ils peuvent peut-être y participer ? Qui sait ?

En Algérie, Boubaghla a repris sa guerre sainte contre les Français et les tribus ralliées suivant la routine des deux côtés. Attaques, pillages, incendies, traques, fuites, accrochages, morts et massacres, la routine de la *pacification*, toujours à reprendre. Chacun se ralliant et se rebellant tour à tour, au gré des forces et des intérêts du moment. Ainsi :

« Dans la journée du 6 juin (NdA. 1854), les Aït Djennad, les Iflissen Lebhar et les Izer'Faouen viennent présenter leur soumission⁶¹. Il leur est requis de s'acquitter du paiement d'un impôt de guerre. Les possessions de Boubaghla, dont son esclave mulâtresse nommée Halima bent Messaoud, sont également remises aux Français⁶².⁶³ »

⁵⁸ Cf. Georges Taboulet. « Ferdinand de Lesseps et l'Égypte avant le Canal (1803-1859) » in *Revue Française d'histoire d'outre-mer*, tome 60, N°220, 1973. <https://doi.org/10.3406/outre.1973.1962>

⁵⁹ Bibliothèque de l'Arsenal, Fonds Enfantin, n°7665. Cité par Georges Taboulet. « Ferdinand de Lesseps et l'Égypte avant le Canal (1803-1859) » in *Revue Française d'histoire d'outre-mer*, tome 60, N°220, 1973. <https://doi.org/10.3406/outre.1973.1962>

⁶⁰ Cf. Caroline Piquet. « Suez. Un chantier « pharaonique » dans *L'Histoire* n°425, juillet/août 2016

⁶¹ Cf. Joseph Nil Robin, *Histoire du chérif Bou Bar'la*. Ed. Adolphe Jourdan, 1884

⁶² *Idem*

⁶³ https://fr.wikipedia.org/wiki/Bataille_du_Haut_Sebaou, notice consultée le 2 septembre 2026

En revanche, Boubaghla a reçu l'appui d'une forte femme du Djurdjura, Lalla (« madame ») Fatma N'Soumer (1830-1863), très belle d'après la littérature orale⁶⁴ ; petite, massive, couverte de voiles, de bijoux et de maquillages, d'après ceux qui l'ont vue ; tout à la fois maraboute et cheffe de guerre ; boule d'énergie et figure charismatique d'une grande famille de confrérie soufie. Allez savoir pourquoi, elle a pu suivre l'enseignement des garçons, refuser le mariage et diriger le corps des *Imseblen*, « les volontaires de la mort », entourée de ses quatre frères⁶⁵.

Bref, trois ans de guerre et de péripéties, avant la capture de Boubaghla, le 21 décembre 1854, lors d'une razzia contre les troupeaux d'une tribu soumise à la France. Peut-être dénoncé par un traître suivant des sources plus ou moins pures. Enfin, il est pris par une troupe de cavaliers menée par le caïd Lakdar el-Mokrani et son frère Boumezrag el-Mokrani, tous deux frères de Ahmed el-Mokrani, alors bachaga de Bou Arreridj, le chef-lieu de la famille. Les Mokrani, cette grande famille de féodaux alors alliée à la France - ou plutôt à l'armée et à l'empereur - et qui s'en trouvera si trahie.

Ramené en ville, Boubaghla est décapité et - suivant *El Moudjahid* (Le Combattant de la foi), un journal officiel du FLN - « sa tête exposée en trophée avec ses habits, ses armes, et son sceau en plein centre de la ville de Bordj Bou Arreridj pour tenter de terroriser les Algériens⁶⁶ ».

Son crâne, plus tard entreposé au Musée de l'Homme, fait partie de ceux retournés en Algérie deux jours avant la fête nationale, le 3 juillet 2020. De quoi exciter la grandiloquence du *Combattant de la Foi* se réjouissant de cette occasion de « raviver l'Unité nationale », lors de « l'anniversaire de la mort en martyr de Cherif Boubaghla, qui a irrigué la noble terre d'Algérie de son sang pur, etc⁶⁷. » Vingt dieux. On se croirait le 14 juillet. Ne manquent plus que Macron, la Marseillaise et la Patrouille de France.

Le serpent du canal de Suez refait alors surface, un monstre affreusement tortueux. Enfantin obtient une audience de Napoléon III et lui propose de lancer la société internationale de construction du canal en mai 1855, lors de l'exposition internationale prévue à Paris. Il prêche là un convaincu, sinon un concurrent manqué. Louis-Napoléon, emprisonné au fort de Ham, pour l'une de ses burlesques tentatives de coup d'État, s'était engagé neuf ans plus tôt avec un représentant du Nicaragua venu le voir en prison, dans un *Projet de jonction des océans Atlantique et Pacifique*. Projet fondé sur les études de Michel Chevalier, son futur collaborateur saint-simonien, auteur du *Système de la Méditerranée* (1832), et adjoint résolu d'Enfantin, jusqu'à leur rupture en prison et en mai 1833⁶⁸.

Louis-Napoléon relance son entreprise de Londres où il s'est réfugié, après son évasion de mai 1846. Son nom - ou plutôt, celui de son oncle - lui suffisant à lever du capital et à créer une société *ad hoc*. Il publie une brochure en anglais prévoyant d'installer 35 000 colons, comme en Algérie, répartis en villages de 200 habitations. Il s'apprête au départ pour le Nicaragua, quand éclate soudain en France la révolution de février 48. D'où son retour aux affaires politiques, son élection à la présidence de la IIe république (10 décembre 1848), puis son coup

⁶⁴ Cf. Tramor Quemeneur, *Historia* n°992, avril 2021 p. 33

⁶⁵ Cf. https://fr.wikipedia.org/wiki/Fatma_N'Soumer, notice consultée le 2 septembre 2026

⁶⁶ « Anniversaire de la mort en martyr de Cherif Boubaghla : le héros qui a unifié les Algériens », 25 décembre 2020, sur elmoudjahid.dz

⁶⁷ « Anniversaire de la mort en martyr de Cherif Boubaghla : le héros qui a unifié les Algériens », 25 décembre 2020, sur elmoudjahid.dz

⁶⁸ Cf. « 1831-1834. Les femmes aussi » sur www.piecesetmaindoeuvre.com

d'État, enfin réussi, du 2 décembre 1851, suivi un an plus tard de la restauration de l'empire (2 décembre 1852)⁶⁹.

Le voici, trois ans plus tard, capitaine d'industrie de l'entreprise France, seul maître à bord de ses chantiers, mines, usines, chemins de fer, finances et personnels, imbu de saint-simonisme et entouré de saint-simoniens. Voici avec quel commanditaire - et quasi *alter ego* - négocie Enfantin. Cela ne suffit pas forcément à s'entendre.

Une souscription doit financer la compagnie du canal. Enfantin et ses associés souhaitent que leur Société d'Études en détienne une part prépondérante par rapport aux banquiers. Mais Lesseps a déjà déserté leur projet avec ses excellents contacts au Caire. En avril 1855, alors qu'Enfantin en est à sa troisième audience avec Napoléon III, Nicolas Perron (1798-1876), arabisant et ex-directeur de l'école de médecine du Caire, l'un des vieux saint-simoniens demeurés sur place, lui fait savoir que Saïd Pacha reste résolument hostile au projet Talabot où il ne voit « qu'une spéculation qui le veut humilier ou blesser ou gêner ».

C'est que le tracé du canal oppose deux voies irréconciliables. Il est hors de question pour Saïd Pacha, comme pour son père Mehmet-Ali, comme pour tout Égyptien, que celui-ci emprunte le cours du Nil et que le père fleuve de l'Égypte, son artère centrale, devienne un défilé de bateaux européens - chrétiens - du delta jusqu'à la bifurcation dans le désert, vers la mer Rouge. Autant revenir au gouvernement des *Roumis* avant 619. Ne reste qu'une issue ; trancher l'isthme en ligne droite, à l'est du Nil. 164 kilomètres à travers le désert et un chapelet de lacs *amers* (salés).

En fait, Lesseps ne veut pas d'Enfantin dans l'affaire. Parce qu'il n'y a pas de place pour deux chefs sur le même chantier. Parce que l'image outrée d'Enfantin (le « Père », la secte, les scandales sexuels et politiques), a quelque chose d'embarrassant chez les financiers internationaux et les dignitaires égyptiens. Parce qu'ils ont de véritables divergences techniques et de tracé. Ou pour tous ces motifs. Bref, Enfantin, Talabot et leurs proches passent l'été et l'automne 1855 en vaines démarches auprès de Napoléon III, afin d'obtenir un arbitrage en leur faveur et contre Lesseps - le cousin de l'impératrice Eugénie et l'ami de Saïd Pacha.

Une autre année - 1856 - se tord et se détord en méandres techniques, financiers, politiques, diplomatiques. Saïd Pacha émet un deuxième décret de concession le 5 janvier, confirmant « à notre ami M. Ferdinand de Lesseps pouvoir exclusif à l'effet de constituer et diriger une Compagnie universelle pour le percement de l'Isthme de Suez. » Les 23 articles de ce décret fixent le pourcentage de main d'œuvre égyptienne sur le chantier (80%), la répartition des profits entre les actionnaires de la compagnie (75%), le gouvernement égyptien (15%) et les fondateurs du canal (10%). Il proclame également la neutralité et le droit de passage du canal pour tous les navires du monde sans distinction.

Lesseps écrit aussitôt à Arlès qu'il s'agit maintenant de « poser ensemble les bases définitives de (leur) grande affaire », dès son retour à Paris, en janvier 1857. C'est-à-dire, désarmer l'hostilité des Anglais à cette intrusion française, et rallier leurs capitaux au financement de la société du canal⁷⁰. Saïd Pacha tente de les apaiser en autorisant l'ouverture d'une Bank of Egypt et en laissant l'Eastern Telegraph Compagny opérer en Égypte. La route des Indes sera divisée par deux : imaginez les bénéfices pour tous les peuples d'Orient et d'Occident !

⁶⁹ Cf. « 1851-1870. L'empire saint-simonien de Napoléon III », sur www.piecesetmaindoeuvre.com

⁷⁰ Cf. Philippe Régnier. « Chronologie détaillée, expliquée et extensive du saint-simonisme ». Humamum.fr

Robert Solé, un journaliste franco-égyptien ayant fait sa carrière au *Monde*, note que l'épopée du canal est ainsi lancée par « deux hommes sans grand poids⁷¹. » « D'un côté, un diplomate français, éclatant mais déchu ; de l'autre, un vassal plus connu pour son surpoids et son strabisme que pour la finesse de son esprit⁷². »

L'ingénieur Eugène Mougel (X-PC 1828), déjà vu sur le chantier du barrage du Nil dans les années 1830, est le seul saint-simonien embauché par Lesseps.

Saïd Pacha, de son côté, défend le projet auprès du Sultan ottoman Abdülmecid I^{er} (1823-1861), calife de l'islam, également francophone, et initiateur depuis 1839 d'une ère de réformes, *les Tanzimat* (« réorganisations », 1839-1876), notamment en matière d'égalité religieuse, avec l'arrêt, plus ou moins effectif, des taxes et mesures discriminatoires envers les non musulmans. Abdülmecid I^{er} avait d'ailleurs rencontré Paulin Talabot à plusieurs reprises à Paris pour discuter les options techniques de construction du canal. C'est également un partisan du progrès.

Dans sa lettre au sultan, Saïd Pacha présente le canal comme une « œuvre évidemment utile aux intérêts de l'Empire ottoman en général et de l'Égypte en particulier, aussi bien qu'à notre politique commune de progrès et de civilisation⁷³ ». Puis il rédige sans attendre son approbation, l'acte de concession des terres au profit de la future Compagnie du canal, dont le Néerlandais Ruysenaers, l'ami de Lesseps, prend la direction.

Abd el-Kader intervient quant à lui comme caution de sagesse, en faveur du canal. En visite à Paris pour l'Exposition universelle en septembre 1855, il adresse une *Lettre aux Français* intitulée *Rappel à l'Intelligent et Avis au Négligent*, où l'on apprend que « l'homme savoure la science pour son propre plaisir, non pour les avantages matériels qu'elle procure⁷⁴. » Ce qui est le lieu commun de tous les charlatans de la « science pure ». Aussi est-ce par une inconcevable fatalité que toutes ces recherches fondamentales et pour le seul plaisir de la connaissance s'appliquent diaboliquement à des entreprises industrielles générant toutes sortes d'« avantages matériels », y compris pour le sage Abd el-Kader et tous ses frères en science pure :

« Les anciens se sont distingués par l'invention des principes et l'établissement habile des règles. Les modernes se distinguent par les découvertes issues de ces principes, par la consolidation de ces règles et par leur capacité à édifier, à partir de ces bases, des édifices nouveaux. »

Spirituel, sinon sirupeux, l'émir tire un trait d'union entre tradition et modernité : Dieu s'est chargé de créer le monde, charge aux Modernes de l'achever. Du mysticisme dans l'ingénierie et vice-versa, Abd el-Kader et les saint-simoniens étaient faits pour s'entendre. - A propos - Lesseps reçoit une médaille d'honneur lors de cette même exposition, pour les plans de sa ferme-modèle édifée dans son domaine de 78 hectares, dans le Berry⁷⁵.

⁷¹ Robert Solé, *Histoire d'un canal à la croisée des mondes*. Perrin, 2024. Cité par Samuel Forey, « Suez, canal historique », *Le Monde*, 26 août 2026

⁷² Samuel Forey, « Suez, canal historique », *Le Monde*, 26 août 2026

⁷³ Lettre du 27 janvier 1855, citée par Robert Solé, *Suez, op. cit.*

⁷⁴ cité par Moncef el Younssi « La lettre aux Français de l'Émir Ab el-Kader : un rappel venu d'Orient », 10 octobre 2016 sur philitt.fr

⁷⁵ Cf. Georges Taboulet. « Ferdinand de Lesseps et l'Égypte avant le Canal (1803-1859) » in *Revue Française d'histoire d'outre-mer*, tome 60, N°220, 1973. <https://doi.org/10.3406/outre.1973.1962>

Marx et Engels résument alors vingt-huit ans de conquête de l'Algérie dans trois notices rédigées en 1858 pour *The New American Cyclopaedia*⁷⁶, et consacrées à Abd el-Kader, Bugeaud et l'Algérie. Travail alimentaire que Marx farcit de polémique.

Abd el-Kader « s'efforça aussi d'introduire les méthodes et la discipline européennes parmi ses troupes. (...) Il profita de son pouvoir ainsi accru pour établir la sécurité des transports publics, pour réformer les abus grossiers des cours de justice et pour assurer les droits de la propriété. Dans l'espoir d'obtenir des ressources financières, il accorda à un Juif nommé Durand un monopole de commerce intérieur et extérieur sur son territoire, ce qui lui procura un revenu immédiat et lui permit d'intervenir dans l'approvisionnement des garnisons et des colons français. »

« De la première occupation de l'Algérie par les Français jusqu'à nos jours, ce pays malheureux a été l'arène de violences, de rapines et de carnages incessants. (...) Comme tentative de colonisation, le nombre des Européens comparé à celui des indigènes se révèle un échec presque complet ; et c'est pourtant un des pays les plus fertiles du monde, l'ancien grenier de l'Italie, à vingt heures de trajet de la France, où il manque seulement (face aux militaires amis comme face aux sauvages ennemis) la sécurité pour la vie et la propriété. Que cet échec soit imputable à un défaut inhérent au caractère français qui les rendrait inaptes à l'émigration, ou à une administration locale peu judicieuse, il n'est pas de notre ressort d'en discuter. »

Les forages du canal débutent en avril 1859, à Port-Saïd, une ville nouvelle fondée à l'embouchure du delta ; cependant que dans les départements d'Algérie, d'atroces tartarins, colons et militaires, traquent les derniers lions de l'Atlas (*Panthera leo leo*) - sinon les tribus dissidentes. *Hic fuerunt leones*. Ci-gisent les lions. Enfin exterminés après vingt siècles d'acharnement, afin de fournir des fauves aux arènes et des trophées aux chasseurs. Troupeaux et bergers doivent se sentir plus en sécurité ; c'est tout de même mieux maintenant.

Le *Système de la Méditerranée* conçu en 1832 par Michel Chevalier dans ses articles du *Globe*, se concrétise vraiment en ces années cinquante. Tout afflue et se combine *en même temps*.

En même temps, le maréchal Randon (1795-1871) - un Grenoblois, tiens - gouverne l'Algérie de décembre 1851 à juin 1858. En même temps, la guerre de Crimée (octobre 1853- mars 1856), vide l'Algérie de nombreuses troupes françaises *et indigènes*, laissant le champ libre aux guérillas de Boubaghla et de Fatma N'Soumer. En même temps, une expédition française atteint et prend Touggourt (*La Porte* - du Sahara), à 660 km d'Alger (décembre 1854). En même temps s'ouvre à Paris l'Exposition Universelle de 1855, dont Alexis Barrault (1812-1867), frère d'Émile Barrault, ingénieur centralien, chef du matériel à la Compagnie du Paris-Lyon (les Talabot), a construit le Palais de l'Industrie. En même temps (3 octobre 1855), ces mêmes frères Barrault, Émile, l'ex-député « républicain modéré » et Alexis, l'ingénieur, proposent une nouvelle et superbe idée coloniale à l'empereur ; 16 millions de francs, dont huit avancés par

⁷⁶ Cf. revue *Quatrième Internationale*, février 1964 en ligne sur [https://wikirouge.net/texts/fr/Alg%C3%A9rie_\(New_American_Cyclopaedia\)](https://wikirouge.net/texts/fr/Alg%C3%A9rie_(New_American_Cyclopaedia))

l'État, pour la création du Crédit agricole et industriel de l'Algérie. En même temps s'ouvre à Alger, un collège arabe-français, avec quatorze élèves et le soutien d'Ismaÿl Urbain. Le directeur en est Perron, le sympathisant saint-simonien venu d'Égypte (5 avril 1856). En même temps, les Pereire fondent le Crédit mobilier espagnol qui finance les Chemins de fer de la péninsule. En même temps, Arlès-Dufour, le conseiller municipal lyonnais, fonde avec Enfantin la Compagnie Paris-Lyon-Marseille (PLM, juillet 1857), que Paulin Talabot dirige avec Charles Didion (X-PC 1820). En même temps, la PLM débouche, comme dans les plans de Chevalier, sur la Compagnie des docks et entrepôts de Marseille, fondée encore par Talabot pour commercer avec l'Orient. En même temps, Paulin Talabot, aligne les rails de la Compagnie des chemins de fer d'Algérie, entre Alger et Oran (400 km), Philippeville et Constantine (82 km), pour l'exploitation des mines de fer d'Aïn Mokra. En même temps, le procès du capitaine Doineau, à Oran, en août 1857, chef de bureau arabe impliqué dans l'assassinat d'un notable, révèle de façon retentissante le brigandage de certains militaires, mais aussi leurs liens avec des bandits locaux. En même temps, il ne reste plus que 552 colons sur un millier à habiter fin 1858 dans les villages de la Compagnie Genevoise. Beaucoup étant rentrés en Europe ou partis en ville. Les plus riches rachètent les terres des plus pauvres, pour les louer ou livrer en métayage ; le plus souvent, à des indigènes. En même temps, Napoléon III retire le gouvernement de l'Algérie à l'armée pour le confier, de juin 1858 à décembre 1860, à un éphémère ministère de l'Algérie et des Colonies. En même temps, en célébration de cette décennie suractive et de ces trente années de colonisation, le même Napoléon III, l'impératrice Eugénie et leur prince héritier débarquent à Alger, le 17 septembre 1860, pour une visite de trois jours. La population européenne d'Algérie atteignant alors les 200 000 habitants suivant l'historien Louis Girard⁷⁷, dont 18 000 Italiens⁷⁸.

L'« œuvre civilisatrice de la France » en Algérie est bel et bien saint-simonienne d'*inspiration*, même si beaucoup n'ont jamais ouï parler de Saint-Simon ; même si les disciples eux-mêmes doivent sourire, avec un rien d'émotion et d'embarras, de leurs jeunes années de prédication, trente ans plus tôt, en uniformes bizarres. Elle est saint-simonienne d'*accomplissement* - avec les fondations de colonies agricoles par Barrault, Enfantin, Urbain, les recherches minérales de Fournel, les routes tracées par Duveyrier entre l'Algérie et le Soudan, les docks et chemins de fer construits par les Talabot. Avec l'invasion des saint-simoniens au plus haut niveau du personnel impérial ; ministres, conseillers, chargés de missions...

Les dévots du Processus diront encore que les saint-simoniens ne furent que les instruments et serviteurs du moment historique, et que d'autres auraient servi ses rudes exigences (arraisonnement, industrialisation), si les saint-simoniens avaient failli à la nécessité du développement productif - en Algérie, en Égypte ou ailleurs. Assurément un « autre industrialisme » était et reste possible. Même si l'aile dirigiste du mouvement (le communisme), avait été battue par l'aile libérale (la communication), lors des terribles débats de l'automne 1831⁷⁹.

Mais ceux qui croient à l'existence et à l'invincibilité de ce processus sans sujet, à son immanence éternellement victorieuse, doivent alors nous expliquer *pourquoi* l'on devrait se battre contre des forces « réactionnaires », « conservatrices », « obscurantistes », vouées à la défaite face à l'inexorable futur progressiste ? et la nécessité de ces épopées où ils se mettent héroïquement en scène ? L'essor des forces productives n'irait donc pas de soi ? Cela ferait

⁷⁷ Cf. Louis Girard, *Napoléon III*. Fayard, 1986, p. 321

⁷⁸ Cf. *Les Hors-Série de l'Obs* n°110, « L'Algérie coloniale 1830-1962. » p.39

⁷⁹ Cf. Pierre Musso, *Saint-Simon et le saint-simonisme*. PUF, Que sais-je ?, 1999

donc une différence d'être *pour* ou *contre* cette espèce de « providence », de « loi » ou « roue de l'Histoire⁸⁰ » écrasant tout dans son avancée perpétuelle ?

Tomjo / Marius Blouin
1^{er} octobre 2026

Lire aussi sur www.piecesetmaindoeuvre.com :

- Tomjo, Marius Blouin, « 1830-1848 : Algérie, Égypte, Turquie. Le progrès colonise « l'Orient »
- Tomjo, « Et c'est ainsi qu'Allah est grand. Islam et technologie » (2016)
- Le Platane & Renaud Garcia, « Marseille, tête de réseau global (3) Marseille-Alger : les saint-simoniens, colons indigénistes » (2025)

⁸⁰ Marx et Engels, *Manifeste du Parti communiste*, 1848